

Guatemala, mon amour

L'obscurité étend encore son emprise sur le village. Manuela délaisse tout doucement les bras de Morphée, entrouvrant ses yeux ensommeillés. Elle esquisse un léger sourire, collant sur son cœur la poupée de chiffon confectionnée par son grand frère.

Dans la cuisinette, sa maman s'affaire déjà, sa petite sœur solidement arrimée sur le dos. La lueur vacillante du feu de bois tout juste allumé dessine des ombres dansantes sur les murs de bambou. Pendant quelques minutes, les sons familiers de la nuit la bercent encore : les raclements des branches sur le toit de tôle accompagnent les ronflements de ses frères aînés. Elle reconnaît le claquement des mains de sa mère en train de confectionner les tortillas quotidiennes pour le repas des hommes qui partiront aux champs à la levée du jour. Le feu crépitant répand une douce odeur de café et de frijoles mijotant dans la marmite de fonte. C'est le signal attendu pour s'échapper de sa paillasse et entreprendre les tâches de la journée.

Elle se faufile sans bruit entre les quatre lits meublant l'unique pièce commune. Ses pieds nus ressentent à peine la froidure du plancher de terre battue. Elle sort à pas de souris pour s'acquitter de la corvée d'eau au ruisseau voisin. Au retour, ses frères encore hagards enfilent leur premier café et leurs tortillas toutes chaudes. Elle regagne la cour extérieure pour la balayer et aperçoit la silhouette sombre de son papa, se découpant dans l'aube naissante. Accoudé à la clôture de pieux ceinturant le terrain familial, il fume tranquillement sa cigarette de maïs qui rougeoie comme l'une des dernières étoiles du ciel. Les maisonnettes tout autour reprennent vie. Il hume les effluves familiers du déjeuner auquel s'affairent les femmes; son voisin affûte sa machette, se préparant à entreprendre le travail de désherbage du terrain familial. « La récolte sera bonne cette année », songe-t-il, satisfait. « Nous devrions avoir suffisamment de maïs et de frijoles d'ici la prochaine saison des pluies ».

Soudain, un sourd vrombissement envahit l'espace ambiant. Au-dessus de l'horizon, ils voient apparaître une armada aérienne pareille à une nuée de

sauterelles géantes prêtes à s'abattre sur le village. Apeurée, la fillette s'accroche à son père.

- Qu'est-ce que c'est, papa ? demande tout bas Manuela
- Ce n'est rien, ma chérie.

Et pourtant, le regard inquiet et les rides striant son large front basané démentent ses propos rassurants.

- Dépêche-toi, on rentre !

À leur retour dans la mesure, des yeux affolés se tournent vers eux. L'agrippant par le bras, sa maman l'exhorte :

- Tu restes ici, tu te caches sous ton lit, et tu ne bouges pas tant que je ne viens pas te chercher, tu m'as bien compris ?

L'immense hall du palais présidentiel. Les lustres étincelants, les riches boiseries de teck, les portraits grandeur nature des généraux ayant dirigé le pays, tout dégage une aura de luxe et de solennité. Une atmosphère contenue d'euphorie et de fébrilité règne dans la salle. Au lendemain du coup d'État ayant porté les militaires au pouvoir, tout l'état-major est réuni en attendant l'arrivée de leur chef, le nouveau président putschiste Efrain Rios Montt. Sous un tonnerre d'applaudissements, il s'introduit dans la pièce. Fier et souriant, il se dirige d'un pas résolu vers une estrade improvisée.

- Messieurs, nous vivons aujourd'hui un moment crucial pour la Patrie ! Après vingt années de désordre, le temps est venu de reprendre en main la destinée du pays. Nous devons en finir avec les insurgés communistes qui minent la stabilité de la nation. Nous nous montrerons impitoyables envers ces ennemis de l'État et nous attaquerons non seulement ces guérilleros, mais aussi tous les traîtres qui les soutiennent dans l'ombre.

Aux premières loges, le major Rodriguez, commandant du 82^e escadron, exulte.
« On va enfin exterminer ces rebelles et les maudits indigènes qui les protègent ! »

Oscar tremble de tous ses membres. À 16 ans, tout juste engagé, c'est sa première mission. Comme tous les autres entassés dans l'hélicoptère, il garde le silence, plongé dans ses pensées, accroché à son fusil d'assaut. De toute façon, le vacarme assourdissant empêche toute conversation. Nerveux et fébrile, mais tout de même heureux de participer au salut du pays. Chasser ces terribles rebelles est un devoir patriotique, comme on le lui a si souvent répété à la caserne. Encore plus fier, songe-t-il, de rapporter sa solde à sa maman qui en a bien besoin. Depuis le départ de son père vers les États-Unis l'an dernier, celui-ci n'a donné aucun signe de vie. Acculé à la famine, il n'avait pas hésité à répondre à l'appel de l'armée. Dorénavant, c'est lui l'homme de la maison.

L'angoisse tétanise Manuela, terrée sous la couchette. Le bruit des pales s'est arrêté, les hélicoptères ont atterri dans le champ communal, imagine-t-elle. Le sol vibre au passage de lourds camions entrant précipitamment au village. Le souffle court, elle tend l'oreille. On aboie des ordres avec fureur. Mouvements de militaires prenant position. Hurlements. Coups de feu isolés, pleurs d'enfants. Le rire gras des soldats s'amusant ferme. Supplications, vêtements arrachés, gémissements des femmes. Manuela est terrorisée. On regroupe les hommes et on les amène de force vers l'orée de la forêt. Elle reconnaît les protestations de son frère aîné au passage du cortège le long de leur bicoque. Soudain, de longues rafales de mitraillettes déchirent l'air, suivies d'un silence de mort. Cris hystériques et lamentations des femmes, implorations affolées stoppées nettes par des tirs secs de pistolet.

- OK les gars, on nettoie tout ! ordonne le major Rodriguez.

Bouleversé, Oscar ne comprend plus. Ils ont eu beau perquisitionner presque toutes les habitations, ils n'ont ni trouvé d'armes ni débusqué aucun rebelle communiste. À la vue des violeurs imbéciles, des haut-le-cœur lui tordent les

tripes. Ces femmes lui rappellent trop celles de son propre hameau. Il avait démontré sa détermination et son courage en tuant un habitant qui tentait de s'enfuir. Cependant, quel soulagement de ne pas avoir été mobilisé pour exécuter les villageois. Le voilà maintenant affecté à passer au peigne fin chaque maison et à y mettre le feu.

Sous le lit, l'enfant pleure, retenant des halètements de terreur. Les cris se sont atténués on dirait, le calme est presque revenu. Tout à coup, une forte odeur de fumée la force à s'extirper avec précaution de sa cachette. Au même instant, le soldat pénètre dans la mesure. Leurs regards se croisent. Manuela terrorisée, fige sur place. Hébéte, Oscar hésite, scrute la pièce d'un œil tourmenté, ne sachant comment réagir.

Elle ouvre la bouche, il ouvre le feu.

Le 82^e escadron a établi son campement sur la place centrale pour y passer la nuit. Les militaires, agglutinés autour du feu jasant, rigolent et engouffrent leur ration. Personne ne remarque cette silhouette se faufilant entre les habitations calcinées. Oscar s'enfuit à toutes jambes vers la forêt. La peur au ventre, il panique à l'idée d'être capturé à faire désertion. La lune éclaire son visage ruisselant de larmes.

Dans la vaste salle illuminée du palais présidentiel, l'heure est solennelle. En ce jour du 29 décembre 1996 sont rassemblés tous les ministres du Gouvernement récemment élu ainsi que les chefs de file de la rébellion. Va commencer la cérémonie pour entériner les Accords de paix mettant fin à 36 ans d'une sanglante guerre civile.

L'un des porte-paroles de la guérilla, le commandant El Chapin, de son nom de guerre, contemple le parterre des journalistes depuis son siège à la table d'honneur. Il appose solennellement sa signature au bas des documents officiels, sous le feu des flashes de la presse du monde entier. Tout sourire, Oscar salue

fièrement ses ex-compagnons d'armes. Enfin, son cauchemar est terminé, il pourra bientôt retourner à la vie civile.